

THOMAS KING



# SEUIL DE TOLÉRANCE

TRADUIT PAR DANIEL GRENIER

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**VOTRE MISSION,  
SI VOUS L'ACCEPTEZ,  
CONSISTE  
À DÉCOUVRIR  
POURQUOI  
CES MILLIARDAIRES  
SONT EN  
TRAIN DE MOURIR.**

**MÉMOIRE**   
**D'ENCRICR**

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201  
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9

[INFO@MEMOIREENCRICR.COM](mailto:INFO@MEMOIREENCRICR.COM)  
[MEMOIREENCRICR.COM](http://MEMOIREENCRICR.COM)

**SEUIL DE TOLÉRANCE**

## DU MÊME AUTEUR EN FRANÇAIS

*La femme tombée du ciel* (roman)  
Montréal, Mémoire d'encrier, 2016, 2022  
Paris, Philippe Rey, 2017

*Fragments d'un monde en ruine* (poésie)  
Montréal, Mémoire d'encrier, 2021

## CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Meurtres sous un ciel de glace* (roman)  
Lévis, Alire, 2022

*Red Power* (roman)  
Lévis, Alire, 2021 / Paris, Liana Levi, 2022

*Un Indien qui derange* (roman)  
Paris, Liana Levi, 2021

*Contes de Coyote* (jeunesse)  
Montréal, Planète Rebelle, 2021

*Histoire(s) et vérité(s): récits autochtones* (essai)  
Montréal, XYZ, 2015 / Bibliothèque québécoise, 2019

*Une brève histoire des Indiens au Canada* (nouvelles)  
Montréal, Boréal, 2014

*L'herbe verte, l'eau vive* (roman)  
Paris, Albin Michel, 2002 / Montréal, Boréal, 2011

*L'Indien malcommode* (essai)  
Montréal, Boréal, 2004

*Monroe Swimmer est de retour* (roman)  
Paris, Albin Michel, 2002

*Medicine River* (roman)  
Paris, Albin Michel, 1997 / 10-18, 2002

Jeremiah Camp, l'oracle, a le pouvoir de voir au cœur de l'humanité. Après avoir prédit l'avenir au profit des riches et des puissants, Jeremiah Camp, dégoûté, fait vœu de silence et décide de se cacher du monde dans l'ancien pensionnat d'une réserve autochtone.

Or, son passé au sein du consortium multinational, le Groupe Locken, ne tarde de le rattraper. Quand les milliardaires figurant sur une liste que Camp avait créée commencent à mourir, la directrice et héritière du consortium, Ash Locken, finit par le retrouver et exige de lui une dernière prédiction.

Portrait satirique des fractures de l'existence moderne, *Seuil de tolérance* est un roman audacieux et provocateur sur les conséquences sociales et politiques de l'inégalité créée par les privilèges et le pouvoir.

D'ascendance Cherokee, **THOMAS KING** est né en Californie en 1943 et vit à Guelph, en Ontario. Il est l'un des plus importants écrivains et intellectuels issus des Premières Nations. Romancier, essayiste, nouvelliste, scénariste et photographe, il a reçu de nombreuses distinctions, dont le prix du Gouverneur général en 2014 pour son roman *The Back of the Turtle* (*La femme tombée du ciel*, Mémoire d'encrier, 2016 / Philippe Rey, 2017). En 2021, son premier recueil de poésie *Fragments d'un monde en ruine* a paru aux éditions Mémoire d'encrier.

Né à Brossard en 1980, **DANIEL GRENIER** est écrivain et traducteur. Il a traduit plusieurs romans et nouvelles, dont *Annie Muktuk et autres histoires* de l'écrivaine inuit Norma Dunning, paru chez Mémoire d'encrier en 2021.



THOMAS KING

# SEUIL DE TOLÉRANCE

TRADUIT DE  
L'ANGLAIS (CANADA) PAR

DANIEL GRENIER







*À la mémoire de ce que nous avons perdu  
et de ce que nous persistons à détruire.*



*Alors, on tire sur qui?*

Adaptation cinématographique  
des *Raisins de la colère*  
de Steinbeck (1940)



À l'aube.

La lumière prend la rivière par surprise et met le feu à la glace. Les corneilles prennent d'assaut les arbres. Les outardes se rassemblent dans les grandes flaques d'eau noires. Sur la rive lointaine, un renard roux fouille la neige sèche et les brindilles.

Un colvert mort git, congelé, contre la ramure d'un chalef argenté, ses plumes colorées et brillantes sous le tranchant du ciel. Arrivé midi, l'oiseau ne sera plus là. Si ce n'est pas le renard qui trouve le canard, c'est le courant qui se chargera de libérer le corps et de l'emporter.

La température est restée sous le point de congélation durant la nuit. L'hiver quitte le territoire, mais le froid prend son temps, comme un touriste qui se balade nonchalamment, qui profite de la vue, qui s'attarde pour dîner à la table d'un restaurant recommandé dans son guide de voyage.

Je ne me plains pas de la saison. L'hiver, c'est l'hiver. Les gens s'attendent à quoi? Le printemps sera frais et pluvieux. L'été sera humide et chaud. L'automne, frisquet et

coloré. Puis, l'hiver reviendra. Comme la lune et le soleil.  
Comme la nuit et le jour. La vie et la mort.

Bon, d'accord, pas comme la vie et la mort. La vie ne revient pas faire un tour comme si elle était attachée aux rayons d'une sorte de grande roue cosmique.

La vie. La mort. La vie, la mort, la vie, la mort, la vie, la mort.

La vie, c'est le mouvement. Pas la mort.

Le renard sur la rive. Le canard dans la rivière.

Hier soir, un orage a fendu le ciel et a fait trembler la toiture et les murs de l'ancien pensionnat. Les éclairs. Le tonnerre. La pluie et le vent. La fanfare et l'esbroufe.

Aujourd'hui, le ciel est dégagé, le chemin de la rivière qui mène en ville est calme.

Mais pas les corneilles. Elles sont sur un pied d'alerte, se déplacent au même rythme que moi, sautent d'arbre en arbre, s'appellent les unes les autres, elles s'amusent dans la lumière crue du soleil.

Marco.

Polo.

Elles se moquent de moi. Ça les fait rigoler de voir cet énorme oiseau sans ailes, cette masse sans plumes collée les deux pieds au sol.

Marco.

Polo.

Je prouve aux corneilles que je joue le jeu en toute bonne foi. Je saute en l'air, je bats des bras, ce qui fait exploser les oiseaux dans un paroxysme de cris et de croasse-

ments. Je saute une seconde fois et me heurte la cheville en retombant.

Rien de grave.

Mais c'est la fin de mon spectacle.

Au loin, j'aperçois Iku Takahashi qui traîne derrière elle son nouveau chiot. C'est un labradoodle australien. Iku a choisi de l'appeler Koala, un nom légèrement trompeur pour un animal qui ressemble davantage à une tête de vadrouille qu'à un marsupial arboricole.

Swiffer aurait été plus représentatif.

Je n'ai pas envie de parler à Iku Takahashi, et je n'ai pas envie non plus de caresser Koala.

— Monsieur Camp, me lance Iku. Vous boitez.

Je souris.

— Avez-vous rencontré Koala ? poursuit Takahashi en touchant les jumelles suspendues à son cou. C'est une pure race, elle descend de Nicole et de Teddy, poursuivant la lignée du chocolat tacheté aussi bien que celle du doré et noir.

Qui parle comme ça ?

— Comment se passent les rénovations ?

Les jumelles sont vertes et pesantes, une marque chère, très en vogue chez les ornithologues.

— J'espère que vous avez gardé le lambris.

Des joggeurs passent près de nous, et la petite princesse héritière de Nicole et de Teddy s'énerve, saute dans tous les sens au bout de sa laisse, à la manière d'une truite hameçonnée, imposant à l'ensemble de la création ses



petits aboiements aigus qui sonnent comme des pétards à mèche.

Je ne pourrais jamais avoir un chien. Ni aucun autre animal, d'ailleurs.

— Elle est en période d'entraînement, m'offre Takahashi en guise d'explication. Tout est encore nouveau. Un rien l'excite.

J'amorce la lente dérive qui me permettra de m'éloigner de cette femme et de son chien.

— Avez-vous décidé pour les jumelles? me demande Takahashi en les soulevant pour que je voie les lentilles. Keizo a dit qu'avec des jumelles comme ça, vous pourriez voir le monde.

Je ne veux pas voir le monde.

— Et quand vous organiserez votre grande pendaison de crémaillère, me lance Takahashi derrière moi, oubliez pas de nous inviter.

Durant l'été, surtout les jours de marché, la place municipale déborde de consommateurs. Le petit parc est entouré de pick-up et de camionnettes, les tables et les tentes prennent d'assaut le square, où les étalagistes vendent aussi bien des légumes du terroir, des confitures et des gelées que des vêtements faits main et de l'artisanat local.

Des tasses à café en motte de glaise et des carillons en bouteilles de bière.

Ces journées-là, si on aime ce genre de truc, on peut se faire lire l'avenir ou se faire peindre le visage. On peut aussi tremper de longs bâtonnets dans des barils d'eau

savonneuse et faire de grosses bulles en dansant dans l'herbe.

Aujourd'hui, la place est déserte, la saison des bulles et de la danse est encore loin à l'horizon.

En passant devant la façade style beaux-arts de l'hôtel Plaza, je tombe nez à nez avec Bob Loomis, en train de franchir la porte. Loomis a l'air un peu étonné, comme si on venait de le surprendre à voter pour le NPD.

— Jerry.

Loomis croit que réduire mon prénom à un diminutif fait de nous des amis.

— Justement, l'homme que je voulais voir.

Bob Loomis est grand et svelte, pâle, il a des cheveux vaporeux qui flottent autour de son visage fin. Un nez long vissé au milieu comme un bec et des yeux d'un bleu doux légèrement exorbités. Il se tient devant moi sur le trottoir, une hanche en avant, la main droite suspendue dans le vide, comme s'il s'attendait à pouvoir l'appuyer sur une épée accrochée à sa taille. Plus que tout, il me rappelle les personnages de la *commedia dell'arte* – Pantalon, Pierrot, Scaramouche – avec leurs costumes compliqués, leurs gestuelles obscènes et leurs masques troublants.

— Alors, vous y avez réfléchi ?

Loomis est propriétaire de l'agence Gleaming Immobilier. Il est également maire de la ville et il se présente à nouveau.

*Bob est dans le coup.*

D'une certaine manière, c'est le slogan politique idéal. La parfaite rencontre entre l'approbation et l'accusation.

Je jette un coup d'œil à ma liste.

Acheter des œufs.

Examiner les tomates.

Penser à la sauce à spaghetti.

Éviter le maire Bob.

— Le terrain est là, à rien faire, dit Loomis en souriant à pleines dents, l'air naturel. Et vous savez ce qu'ils disent.

Et des fruits. Si j'arrive à dénicher quelque chose qui n'a pas passé tout le dernier mois sur un bateau.

Le maire pose une main sur mon épaule, comme s'il m'offrait sa bénédiction.

— Tant que nous ne comprendrons pas la terre, dit-il d'une voix devenue profonde et résonnante, nous serons en inadéquation avec ce que nous touchons.

Wendell Berry. *L'art du lieu commun : essais agraires*. 2002. En voilà un qui s'est encore tapé des documentaires sur le canal Historia.

Loomis me tend sa carte d'affaires.

— Et vous savez ce que ça veut dire.

Le maire n'a toujours pas retiré sa main de mon épaule.

— La revendication territoriale verra jamais le jour, me dit-il. Ça fait... quoi? Soixante-dix? Soixante-quinze ans?

Loomis fait dos à la façade du Plaza, il ne voit donc pas Maribelle Wegman passer la porte pour sortir dans l'air printanier, et elle nous aperçoit trop tard pour revenir sur ses pas et retourner à l'intérieur.

— Et un cimetière, ça peut se déplacer, poursuit Loomis en sortant une deuxième carte d'affaires. Pourquoi vous venez pas faire un tour au bureau ? Ça nous donnerait l'occasion de jaser. *Mano a mano*.

— Jeremiah Camp et Bob Loomis, lance la veuve Wegman qui se donne une contenance, se tâtant les cheveux et s'avançant vers nous comme sur un signal. Vous avez l'air de préparer un mauvais coup, vous deux.

La voix de Wegman fait sursauter Loomis, qui échappe la carte.

— Madame Wegman, dit-il d'une voix rapide. Quelle coïncidence.

— Surprise, surprise, répond Wegman, qui sourit en levant les mains, les paumes bien en vue.

Maribelle Wegman se fait appeler la veuve Wegman. Mariée quatre fois. Trois époux morts. Ce n'est pas sa faute, mais comme elle a déjà complété son tour du chapeau, on lui a remis la coupe pour de bon.

— Monsieur Loomis et moi, on siège au comité de préservation de la ville, dit Wegman. Vous connaissez l'histoire de l'hôtel Plaza ?

Je me fiche de l'histoire de l'hôtel Plaza.

— Et est-ce que le maire vous a parlé de cette histoire de croix ? me demande Wegman. Plusieurs personnes ont téléphoné à mon bureau pour me faire part de leurs préoccupations au sujet des croix.

Loomis a repris le dessus. Il allonge son bras, le plie à la hauteur du coude et fait briller sa montre sous les rayons du soleil.

— Mon Dieu, dit-il. Avez-vous vu l'heure ?

La montre est un bidule épais et grotesque. Cadran blanc. Couronne bleue. Des nombres qui partent dans tous les sens. Une pièce de luxe qui a l'air heureuse à son poignet.

Wegman écarte une mèche de cheveux de son visage.

— J'espère qu'on va arriver à régler cette histoire de croix dans une atmosphère amicale.

Le maire se tapote le ventre comme si c'était son meilleur ami.

— J'ai rendez-vous au club pour le lunch.

Wegman hoche la tête.

— Et moi, faut que je file au gym.

De l'autre côté du square, un VUS noir, frais lavé et poli, se gare le long de la chaîne de trottoir tandis qu'un homme, près du kiosque à musique, fouille une poubelle qui ressemble à un hippopotame avec la gueule ouverte.

— Un de ces jours, dit Loomis, va falloir que vous me racontiez comment vous avez fait pour acheter cette propriété-là. Je savais pas qu'on pouvait acheter un pensionnat.

Les fenêtres du VUS sont teintées. Personne ne descend du véhicule.

— J'imagine que vous devez avoir des amis haut placés, continue le maire en se penchant pour ramasser la carte. C'est ça ?

Loomis attend sa réponse et, comprenant qu'il ne l'obtiendra pas, s'élance dans une direction tandis que la veuve Wegman détale dans la direction opposée. Aucun

des deux ne change de rythme, aucun des deux ne regarde en arrière.

La pâtisserie Sucre Bleu se situe à deux portes de l'hôtel Plaza. C'est là qu'officie Swannie Gagnon, qui préside à la destinée de ses brownies et de ses tartes au citron, de ses danoises et de ses macarons.

Swannie vient de la ville de Québec, et c'est pour ça, selon Eddie Ott, propriétaire du Bent Nail, qu'elle est un peu rustre et même malpolie, parfois. C'est pour ça aussi qu'elle ne se rase ni les aisselles ni les jambes.

Je m'installe dans la file qui compte plusieurs clients et observe les guêpes qui ont réussi à entrer dans la vitrine pour s'attaquer aux éclairs. Aujourd'hui, Swannie a préparé ses fameux roulés à la saucisse, et la dame devant moi en achète six.

— Je devrais avoir un rabais pour la quantité, lance la dame à Swannie. Prenez-en cinq, obtenez-en un sixième gratuitement.

Swannie hausse les épaules et prend l'argent.

— Pis la business, a s'rait pu là. Pouf, réplique Swannie en faisant des petits bruits avec sa bouche. Pis les roulés à la saucisse? Pouf.

Je constate à la fois que la dame n'est pas convaincue et que Swannie s'en moque.

Je m'avance jusqu'à la caisse. Aussitôt qu'elle me voit, elle roule les yeux et prend un air excessivement désintéressé.

— Le brownie? C'est ça?

J'acquiesce.

— Toujours la même affaire, dit Swannie en allant me chercher un brownie dans la vitrine à l'aide de ses pinces. Un brownie. Mais peut-être qu'un jour, les brownies, y en aura pu. Pouf. Pis qu'est-ce tu vas manger ?

Swannie lève les bras au ciel, s'étire d'un côté, puis de l'autre.

— Une tarte au citron ? Un gâteau basque ? Un pain au chocolat ?

La touffe de poils qu'elle a aux aisselles est impressionnante. Je comprends bien pourquoi Eddie est jaloux.

L'homme est toujours en train de fouiller la poubelle. Il s'est enfoncé jusqu'à la taille dans la gueule de l'hippopotame. Le VUS a disparu.

Je traverse la place publique, me dirige à l'autre extrémité de la ville, vers le café Piggy, une bâtisse en brique d'un seul étage oubliée devant un bosquet de cèdres. Le Piggy a d'abord été une banque. La Gleaming Bank and Trust, fondée en 1922 par Arnold S. Overholt. On voit encore la pierre angulaire qui porte son nom et la date d'édification.

Arnold a été président de la banque durant trente-cinq ans, avant de passer le flambeau à son fils Seymour, qui s'est occupé des affaires de l'entreprise pour les quarante années suivantes, avant que le fils de ce dernier, Charles, reprenne les rênes et s'empresse de tout foutre en l'air.

Puis, lorsque la crise financière de 2008 est venue faire trembler les fondations de l'économie mondiale, Charles a rapatrié ce qui restait des avoirs négociables de la banque et s'est poussé à Cuba.

Ou en Argentine.

Ou au Mexique.

Je trouve Florence Holder dans l'atmosphère glauque du Piggy, debout près de la machine à espresso.

— C'est mieux d'être un brownie, ça.

Je dépose le sac sur le comptoir. Immobile au milieu de la salle, je laisse mes yeux s'ajuster à la pénombre. Florence va chercher des assiettes et coupe le brownie en deux.

— T'as manqué Roman.

Florence attend de voir si j'ai quelque chose à ajouter.

— Ils l'ont libéré tôt. Il est passé pour ramasser sa trompette.

Florence place une cuillerée de grains dans le moulin.

— Et t'as manqué les Trois Ours aussi.

Florence verse de l'eau bouillante dans une tasse.

— Ce soir, on va à Venise. Sept heures tapantes. Sois pas en retard.

Elle démarre le moulin, et le restaurant se remplit des hurlements des grains de café.

— Le monde me demande sans arrêt de tes nouvelles.

Florence vide la tasse et la place sous le porte-filtre. Elle soulève le levier de la machine.

— Et moi, je leur répète que t'es occupé avec tes « rénovations ».

Je regarde l'espresso couler dans la tasse. Pendant une seconde ou deux, le liquide est presque noir, puis il se fait plus crémeux. Florence le laisse s'écouler.



— Ça sonne mieux que de répondre que tu te « pognes le cul ».

J'attends que Florence mousse le lait.

— Nutty pense que tu devrais faire un *smudge*. Chasser tout le mal de là avec la fumée. Mais si tu veux mon avis, la seule et unique façon de rénover cette maudite place là, c'est avec un gallon de gaz et une allumette.

La banque est restée déserte durant plusieurs années, prisonnière d'obligations, de poursuites judiciaires et de créanciers en colère. On a évoqué l'idée de transformer la bâtisse en musée, on a également évoqué l'idée de la démolir. Mais, au bout du compte, la Gleaming Bank and Trust a simplement été dépoussiérée et mise aux enchères.

Offres scellées. Sans prix de réserve.

Résultat : personne ne semblait vouloir d'une bâtisse qui avait abrité une banque. À cause des coûts élevés de rénovation, supposément. Tout ce marbre, les guichets en forme de cage, sans parler de l'énorme coffre-fort. À cause, aussi, de l'ombre de l'échec qui plane.

Personne n'en voulait, à part Reggie Clarke et sa partenaire, Florence Holder.

Reggie était gérant d'un petit restaurant à Toronto, dans le St. John's Ward. Florence était professeure d'histoire au secondaire.

Leur offre n'était pas la meilleure. Mais c'était la seule.

Aussitôt les détails de la reconversion approuvés, Reggie a rempli un camion d'équipements de cuisine usagés (four et cuisinière au gaz, réfrigérateur/congela-

teur, évier, tables de préparation), a fait de la place pour une machine à espresso et un juke-box Rock-Ola, et il a déménagé en ville.

Dans le coin, certains auraient aimé que l'endroit s'appelle le Overholt Café, pour des raisons historiques, mais Reggie avait sa propre idée et, sept mois après qu'il eût acheté la vieille banque avec Florence, le Piggy Bank ouvrait ses portes.

Je me dirige vers la table dans le coin, près du juke-box. Je m'installe, le dos appuyé au mur. D'ici, je vois la télévision grand écran aussi bien que la porte d'entrée.

Florence me rejoint. Elle a apporté une fourchette. Au cas où je ne serais pas en mesure de terminer ma portion de brownie.

— Tu sais pourquoi j'aime le café espresso avec un brownie ?

Ce n'est pas la première fois que Florence me pose cette question.

— Parce que c'est la parfaite combinaison d'amer et de sucré.

Rien à redire.

— Et parce qu'on a tous la même jolie couleur.

Florence pousse la tasse vers moi. Le nuage de mousse flotte sur le macchiato comme un iceberg dans une mer noire.

— Nouvelles, poubelles, shot de miel, commence-t-elle. Fait divers principal en Europe : la mort de Fabrice Gloor, PDG du groupe Suisse-Baer. Gloor est décédé lors

d'un accident de la route impliquant une seule voiture près de Cap d'Ail. Se dirigeait vers Nice lorsque sa Maserati a quitté la route en haut d'une falaise.

Florence vit sur Internet. Organes de presse, Facebook, blogues. Chaque matin, autour d'un bon café, elle nous met à jour pour être certaine qu'on n'a rien manqué.

— Au Texas, continue Florence, la police s'est exonérée elle-même pour la mort par balle d'une femme qui s'est fait tirer dessus alors qu'elle mettait son enfant au lit.

Florence secoue la tête.

— La femme était Noire. Les flics étaient Blancs.

Je n'ai besoin de personne pour me dire ce qui ne tourne pas rond dans le monde, et je ne veux pas le savoir. Mais ça n'empêche pas Florence de poursuivre.

— J'imagine que le petit dissimulait un hochet semi-automatique.

J'avale une petite gorgée de café. Parfait. Le brownie aussi est excellent.

— Pendant ce temps, aux nouvelles locales, on apprend que le maire Bob et le conseil municipal tiendront une rencontre à propos de la réserve à la fin de la semaine. Séance à huis clos.

La réserve de Cradle River. Quarante familles, à tout prendre. Le maire et le conseil municipal veulent convaincre la nation de se déplacer pour acquérir les terrains, afin de pouvoir développer « adéquatement » les berges de la rivière.

— Mais j'ai comme l'impression que Louis et Enola et Ada et la gang vont se pointer de toute façon.

Personne n'appelait ça le Piggy Bank. C'était tout simplement le Piggy. Déjeuners et dîners. Reggie s'occupait de la cuisine, prenant d'assaut les peurs et les préjugés canadiens pour les assaisonner de saveurs caribéennes, enfonçant les barrières culinaires avec son cou-cou, son *Pudding and Souse*, ses *conkies*, ses *cutters* et son *black cake*, adaptant les recettes traditionnelles pour y ajouter les goûts de la truite fraîche, du gibier, du bacon et des patates frites.

Shelagh Rogers a fait une entrevue avec lui pour la CBC. Margaret Atwood s'est arrêtée un jour pour déjeuner et a twitté ses compliments au chef. Le *Toronto Life* a inclus le café dans sa liste annuelle des meilleurs endroits où manger au Canada.

Reggie a très vite eu droit à un public passionné, les gens venaient de partout sur la planète pour manger au Piggy.

Et puis, il est mort.

Florence sort un paquet de cartes de tarot de son tablier et l'abat sur la table.

— Brasse et coupe, me dit-elle.

Florence ne croit pas au tarot. C'était l'obsession de Reggie. Chaque matin, il commençait sa journée avec un café, une rôtie et son paquet de cartes.

— Le jour où il a fait sa crise cardiaque, me répète Florence pour la millième fois, il a tiré le neuf de coupe. Bonheur, vœux exaucés, bien-être physique, amour et plaisirs des sens.

Florence a conservé le paquet de Reggie, en plus du guide qui explique ce que veulent dire les cartes.

— Neuf de Coupe. Ça lui a porté bonheur, hein.

Aujourd’hui, je pige le Sept de Deniers. Échec.

Florence lève la carte dans la lumière.

— Elle est inversée, dit-elle, mais ça change pas grand-chose.

La carte est loin d’être une jolie chose. Une sombre motte de gazon gris parsemée de trous.

— Consternation, détérioration, stoppe l’hémorragie, évite les paris, me dit Florence. T’aurais peut-être dû rester couché.

Hier, j’ai pigé l’As d’Épée.

— Nutty est pas en super forme, ajoute Florence en remettant les cartes dans la poche de son tablier. Ça serait pas une mauvaise idée de passer dire un petit bonjour.

Je termine mon café. Puis, je me cale dans ma chaise et je ferme les yeux. Je sens Florence qui se lève.

— Cette vieille école va pas te protéger, dit-elle d’une voix triste et monocorde. Tu peux fermer les fenêtres, barrer les portes, le monde va continuer d’essayer de rentrer.

Je reste là où je suis, je déplace les miettes de brownie dans l’assiette et je laisse les ombres remplir l’espace autour de moi. Je n’ai besoin d’aller nulle part, alors pourquoi ne pas rester ici.

Quand je me décide finalement à quitter le Piggy et que je me dirige à nouveau en direction du Plaza, le parc commence à être envahi par les familles d'itinérants.

Les Voisins.

Ils ont étendu leurs sacs de couchage sur l'herbe, font comme chez eux. Wes Stanford et Autumn Dare sont assis sur une couverture en compagnie de leurs trois enfants.

Autumn distribue des sandwiches et des pommes. Wes a l'air d'attendre qu'un problème se présente.

Devant sa pâtisserie, Swannie Gagnon est occupée à installer des tables sur le trottoir, afin que ses clients puissent profiter de l'air frais et se croire à Paris, dans une rue à la mode du Marais ou du Quartier latin, ou encore à un petit café pas loin du canal Saint-Martin.

De l'autre côté de la place, Dino Kiazzie et son fils Javi sortent les caisses de fruits et de légumes dans l'espoir de convaincre le temps doux de sortir de sa cachette, tandis que la devanture de la quincaillerie Matthews Hardware présente fièrement ses brouettes et ses boyaux d'arrosage.

Même le Bent Nail a pris des airs festifs. Quelqu'un a accroché un drapeau canadien dans la vitrine du bar.

En rappel des liens étroits qui unissent le patriotisme et la boisson.

Je me tiens à l'intersection et j'observe tranquillement. Camions de livraison, quelques vélos, du monde pressé. Un chien qui se lèche dans l'ombre du kiosque à musique. Quatre motocyclettes repeintes à la main, aux pneus extra larges et au guidon extra recourbé, sont stationnées en face du Bent Nail.

Je ne vois pas le VUS.

Et je ne vois pas non plus le gars penché dans sa poubelle en hippopotame. Soit il est passé à autre chose, soit il est tombé dedans et ne peut plus sortir.

À une certaine époque, Gleaming et la communauté autochtone de Cradle River étaient deux entités bien distinctes, mais, au fil des ans, Gleaming n'a cessé de s'étendre, et aujourd'hui, la ville et la réserve ne sont séparées que par le bon vieux lit de la rivière.

— Si les maisons sont pas montées sur des roues et que tu marches sur de l'asphalte, dirait Ada Stillday devant son café chez Piggy, t'es en ville.

Dans le temps, la rivière Cradle se divisait en deux branches, juste en haut de la réserve et de la ville. La branche principale courait le long de la réserve, et la branche plus petite coupait les terres entre les deux communautés.

Le tremblement de terre de 1944 a changé ça.

Ça n'avait pas été un énorme tremblement de terre, mais il avait quand même altéré le niveau de la rivière et, du jour au lendemain, le cours d'eau qui séparait la réserve de la ville avait disparu.

Comme si on avait drainé un fossé.

— Et si tu marches sur de la gravelle au beau milieu d'un parc de roulottes toutes déglinguées, t'es dans la réserve.



D'aussi loin qu'on se souvienne, la réserve avait toujours été un ramassis de maisons de planches raboutées, de tentes de style militaire et d'une demi-douzaine de tipis saisonniers. Puis, les Affaires indiennes ont décidé de moderniser tout ça. De rutilantes roulottes sont arrivées, livrées tout droit du Québec, et on a rasé les maisons de planches et les tentes.

Seuls les tipis ont eu le droit de rester debout. Ça faisait partie du plan provincial pour attirer les touristes dans le coin.

Les roulottes étaient arrivées durant un mois de juillet caniculaire. Une fonctionnaire du ministère avait été envoyée par Ottawa, elle avait livré un discours sur le brillant avenir de la nation, avait coupé un ruban protocolaire et ouvert la porte de la première roulotte.

C'est à ce moment-là que ça s'était un peu compliqué.

Les roulottes puaien le diable. La fonctionnaire avait tenté de rassurer tout le monde en disant que l'odeur était temporaire et qu'elle n'avait aucune incidence sur la santé, qu'il suffirait de garder les fenêtres et les portes ouvertes quelques jours pour régler le problème.

Puis, elle s'était fait tirer le portrait en compagnie du chef et des membres du conseil de bande.

Puis, elle était remontée dans sa voiture et avait fichu le camp.

Mais la situation ne s'était pas résumée au dégazage toxique. Avant la fin de la première semaine, le conseil avait découvert que les services d'hydroélectricité de la réserve auraient besoin d'une mise à jour afin de supporter la

demande en énergie des roulottes et de tous ces nouveaux appareils électriques. Et, même s'il y avait l'eau potable, ça ne voulait pas dire qu'il y avait assez d'argent pour payer chaque raccordement.

Le conseil avait alors rédigé une longue lettre à l'attention des Affaires indiennes, dans laquelle les problèmes étaient énumérés, et les Affaires indiennes avaient répondu en demandant aux membres de la nation de bien vouloir remplir un sondage afin que le ministère soit en mesure de comprendre la nature précise de leurs besoins et ainsi pouvoir améliorer les services à la population.

Deux ans après leur arrivée, les roulottes s'étaient mises à suinter. Avant la fin de la troisième année, la moisissure avait fait son apparition.

Nutty Moosonee est installée dehors sur son fauteuil inclinable rouge. Elle s'est enroulée dans une couverture et profite du soleil. La roulotte de Nutty est surmontée d'une toile bleue rattachée au sol par des cordes et des cordons élastiques. Des autocollants à l'allure officielle, avertissant qu'il s'agit d'une propriété privée, ont été collés sur le côté de la roulotte.

La toile est neuve. Les autocollants, pas tant.

Je dépose les sacs d'épicerie par terre.

— C'est le son du beurre d'arachide que j'entends ? fait Nutty d'une voix rugueuse au souffle laborieux. Et des cerises en conserve ?

Je plonge les mains dans un sac et remonte avec le pot et la canne, que je montre à Nutty.

Elle s'en lèche les babines.

— Viens mettre ces belles affaires-là dans la glacière.

L'air à l'intérieur de la roulotte est vieux et fangeux. Des taches brunâtres montent le long des murs et se dispersent sur le plafond. Les tuiles du plancher en linoléum se déplacent sous les pieds, comme une surface inégale faite de papier bulle. Le comptoir qui entoure le lavabo de la cuisine a commencé à gondoler aux extrémités, et on peut voir une épaisse trace de moisissure le long du cadre de la fenêtre.

J'ai presque envie de prendre un couteau et de l'arracher d'un coup. Un peu comme dépecer un serpent.

J'ouvre le réfrigérateur. Sur la tablette supérieure, une boîte de café instantané et deux œufs durs, un pot de yogourt à la vanille et trois rouleaux de papier de toilette.

Je vais chercher un bol dans l'armoire et une cuillère dans le tiroir. Je bouge lentement, afin de conserver mon énergie et de sortir d'ici sans avoir à respirer à nouveau.

Nutty n'a pas bougé. Je pose le bol sur la table à côté d'elle.

— Harold et Esther partent. S'en vont à Croker, commence Nutty en mélangeant ses cerises dans le yogourt. La toux d'Esther est pas allée en s'améliorant.

Je tire vers moi une des chaises de plastique orange.

— Roman est revenu, dit-elle. J'imagine qu'il va venir arranger mon toit.

Une corneille maigrichonne atterrit lourdement sur la poubelle.

— Ça, c'est Slick, dit Nutty. Le petit à Bon-Bon. Vole pas si pire, mais il manque encore de pratique pour les atterrissages.

Nutty sort une arachide de sa poche et la tient devant elle. La corneille se met à croasser et à danser autour du rebord de la poubelle.

— Il a pas encore appris à être patient.

Nutty lance l'arachide. L'oiseau l'attrape en plein vol, secoue son bec, pousse une chiasse sur la paroi de la poubelle, et s'envole.

— Manque un peu de manières, aussi.

Au-dessus de nous, le ciel est dégagé, mais l'air est toujours aussi instable. Nutty dépose le bol sur la table, repousse sa couverture et attrape sa canne.

— Allez, dit-elle. On va se promener.

Je reprends mes sacs d'épicerie et je pars avec Nutty pour son petit tour de la réserve. Les roulottes ont l'air tristes et fatiguées. Nutty s'arrête devant une roulotte qui penche d'un côté, comme sur le bord de se renverser.

— Le monde des Affaires indiennes avait promis de mettre ça à niveau, sur des blocs et tout. De nous ajouter du beau fini en bois. Comme dans les vues.

Ce n'est jamais arrivé et, au fil du temps, les pneus ont dégonflé, le caoutchouc a pourri, et les roulottes se sont affaissées sur leur socle, toutes croches dans des angles inquiétants.

— Ada est sûre que le gouvernement a jamais eu l'intention de rendre les roulottes habitables et permanentes. Ils veulent conserver la mobilité de la réserve. Au cas où

on serait dans leur chemin et qu'ils décideraient de nous déplacer ailleurs.

Nutty s'arrête cette fois devant une roulotte blanche simple largeur, à revêtement rouge, sur la porte de laquelle un ruban à l'allure officielle a été scotché.

— Vide, me dit Nutty. Et les deux, là-bas. Vides.

Le sol est inégal et fissuré. Je marche près de Nutty, au cas où elle s'enfermerait et menacerait de tomber.

— Des roulottes vides, ça porte malheur. Le gouvernement voit des roulottes vides, ils vont vite se dire qu'on a pas besoin de la terre qu'il nous reste.

Nutty me guide à travers les rangées de roulottes, jusqu'à la grosse maison mobile double largeur qui abrite les bureaux du conseil de bande, puis jusqu'au terrain circulaire qui sert pour les pow-wow et les cérémonies. Il y a une tonnelle et un banc de bois à l'extrémité du terrain.

— Le pow-wow était censé avoir lieu à la fin du mois.

Nutty marche jusqu'au banc, s'y assoit, s'étire les jambes, tourne son visage vers le soleil.

— Mais on a pas d'argent pour les prix. On a même pas d'argent pour les tambours.

Quelque part, au milieu de l'amas de roulottes, une génératrice portative se met en branle, le raffut vient troubler la paix.

Nutty s'appuie sur sa canne.

— Dis-moi ce que t'entends.

À part le son de la génératrice, c'est le silence qui règne sur le terrain du pow-wow. Les roulottes sont silencieuses.

— Des enfants, murmure Nutty. Tu devrais entendre des enfants.

De l'autre côté du terrain, j'aperçois Ada Stillday qui émerge entre deux rangées de roulottes. C'est une femme bien en chair, mais elle se déplace avec vigueur et résolution.

Comme une grosse roche qui déboule une falaise.

Nutty tape le sol du bout de sa canne.

— Ça serait bien d'entendre un bébé pleurer. Ça serait bien de pouvoir tenir une petite chose toute douce qui sent bon.

L'ombre d'Ada nous rejoint avant elle. Une ombre longue et lourde, qui se fraie un chemin avec une force inattendue.

— Nutty Moosonee, faut qu'on parle, commence Ada en se penchant par-dessus Nutty, lui bloquant le soleil. T'as entendu ce que cet imbécile de maire s'est mis dans la tête, encore?

Nutty désigne le banc de bois sous la tonnelle à Ada.

— C'est pas assez de vouloir nous chasser d'ici. C'est rendu qu'il veut permettre à la gang de hippies de venir vivre dans nos roulottes.

Les Voisins. Les familles itinérantes dans le parc.

— Je pense pas que c'est des hippies, dit Nutty. Sont juste pauvres. Comme nous.

— On est en territoire indien, ici, répond Ada. On est sur les terres de la Première Nation de Cradle River.

— Rien de mal à être généreux.

— Et quand est-ce que les Blancs ont été généreux avec nous autres? lance Ada Stillday en se balançant d'un pied à l'autre. Vas-y, réponds.

— C'est pas ce que les autres font qui compte, dit Nutty. C'est ce qu'on fait, nous.

— Le monde tombe en morceaux, réplique Ada en secouant la tête. Un vieux fou qui vit dans l'école.

Nutty me tapote la main.

— Jeremiah fait partie de la famille, dit-elle. Il est né ici. Tout comme toi.

— Le fait qu'il soit le fils de Ruby en fait pas un membre de la famille, dit Ada.

— Ruby, c'était ma cousine, dit Nutty. Vous avez grandi ensemble. C'est le sang, ça.

— Et pourquoi elle est partie, d'abord? demande Ada, qui évite de me regarder. Vas-y, réponds.

— Elle avait ses raisons.

— Fiche le camp. Retontit enceinte jusqu'au cou, traîne par-ci par-là le temps de recevoir la sympathie, et refiche le camp. Qu'est-ce que tu penses de ça, toi?

— J'en pense qu'y a du monde qui l'ont pas eu aussi facile que nous autres, répond Nutty.

— Et elle est jamais revenue.

— Le monde s'en va, le monde s'en revient, c'est comme ça, dit Nutty.

— J'espère que tu fais pas référence à ma fille, dit Ada en serrant les poings. Emma est pas à Winnipeg parce qu'elle a le goût d'être à Winnipeg.

— Je pensais que t'avais dit qu'elle s'en revenait à la maison, dit Nutty.

— Et ça fait quoi, si c'est le cas? C'est pas des affaires de personne. Et si elle décide de revenir, qu'est-ce qu'elle va faire?

Ada marque une pause pour respirer.

— Des hippies qui essaient de voler nos maisons. Ma fille est avocate et elle travaille dans un restaurant à Winnipeg? Merde, c'est quoi ça? Tu sais combien de fois j'ai vu ma petite-fille?

Ada se tient immobile un instant.

— Chaque hiver, mon tuyau d'eau gèle et la toilette déborde. Y a quelqu'un qui s'occupe de ça?

Puis, elle se retourne et traverse le terrain du pow-wow en piétinant, chacun de ses pas soulevant un nuage d'indignation.

Nutty la regarde s'éloigner.

— Ada a pas de mauvaises intentions, mais elle a plus de patience.

Au sud-ouest, des formations nuageuses apparaissent à la lisière de l'escarpement rocheux. Il pourrait y avoir de la pluie en soirée, mais il y a de fortes chances que l'averse ne dure pas, et peu d'espoir que le déluge tombe du ciel pour inonder le monde. Pourtant, ce n'est pas désagréable de penser à l'avènement d'une nouvelle apocalypse. Je joue avec l'idée, la fais rouler dans ma bouche en essayant de conserver son goût le plus longtemps possible.

— On ferait mieux d'y retourner, dit Nutty en plantant sa canne en face d'elle pour se lever. Y a une partie



de balle à la télévision. Camp d'entraînement printanier. Ada aime bien regarder la balle, mais elle aime pas ça la regarder toute seule.

J'accompagne Nutty jusqu'à la roulotte d'Ada. La partie est déjà commencée. Je vois l'écran de la télévision par la porte vitrée coulissante. Ada est assise sur le canapé. Sur la table du salon, une théière et deux tasses.

— Ça va aller, dit Nutty. Ada jappe fort, et elle mord aussi un peu. Mais elle gruge à peine la peau.

Je me dis que je vais attendre, pour m'assurer que les deux dames sont bien installées, jusqu'à ce que le thé soit servi et que la prochaine manche débute.

Nutty fait glisser la porte pour l'ouvrir.

— Si tu vois mon petit-fils, dit-elle, tu peux le relancer à propos de mon toit.

La construction du pensionnat date de 1903 et c'est l'Église catholique qui s'en est occupée. Il a été ouvert durant soixante-deux ans, avant d'être abandonné aux éléments, et qu'un incendie ravage l'édifice en entier, à l'exception du bâtiment principal.

Je n'ai pas acheté la propriété. Mais aujourd'hui, elle m'appartient.

À son apogée, l'école comptait cent vingt-quatre élèves, âgés de huit à seize ans. Quatre-vingt-cinq garçons. Trente-neuf filles.

En 1929, un jeune prêtre appelé père Edward Hinch est devenu directeur. Il est resté en fonction jusqu'à la fermeture de l'école, trente-six ans plus tard.

Ces jours-ci, tout ce qu'il reste des lieux, c'est une grosse bâtisse de deux étages qui comporte quinze pièces au total. Une cuisine, un réfectoire, des salles de bain, des classes, des dortoirs.

Il y a une pièce en particulier au deuxième étage. Dans le coin qui donne au sud-est. Une pièce à part de ce qui était à l'époque le dortoir des garçons. Avec un vieux lit de fer et un matelas à ressorts accoté au mur, ce qui laisse